



Lucie Friedrich

Nuances
Birmanes

livres
du **Monde**

HORS COMMERCE

TEXTE INÉDIT

OFFERT PAR L'AUTEURE ET
LES ÉDITIONS LIVRES DU MONDE

© Éditions Livres du Monde 2021

*

En 2019 Lucie Friedrich part en Birmanie, rencontre les Maîtres Tatoueurs et étudie les tatouages thérapeutiques ou « éso-tériques ». Dans ce court texte, prélude à un récit à venir, elle raconte ses premiers pas en Birmanie, s'interroge sur la place de la femme en voyage et sur celle de l'ethnologue, qu'elle voit comme un funambule sur un fil entre plusieurs mondes. Jusqu'à la première rencontre avec le « fixe »...

*

J'aimerais écrire des phrases aussi belles que sobres. Leur simplicité les rendrait puissantes. De la terre, elles raconteraient l'immensité du désert, la grandeur imposante des montagnes. Elles auraient le souffle des glaciers qui s'effondrent et la chaleur des volcans qui respirent. Dans leurs mots noirs sur blanc, on sentirait ces géants et leur haleine moite sur un ciel de cendres. Elles seraient ombres et clarté, et elles trancheraient dans le vif au relief déchiré des massifs à l'horizon.

La Birmanie refuse que j'écrive des phrases courtes et acérées comme de la glace. Estompant les frontières du réel, elle est toute en nuances, et elle dessine des ombres dans les silhouettes torturées de ses jungles d'émeraude. Les bras noueux de ses arbres centenaires caressent le verre brûlant de ses tours d'acier. Bondés de

foule, envahis d'humidité, ses chemins sinueux et ses vérités cachées refusent la netteté pour lui préférer le paradoxe. Plus qu'une pierre brute, la Birmanie se façonne avec la minutie d'un artisan à l'esprit tortueux, à la fois fou et doué de génie. Duel, ambigu, le langage de ces terres épouse les métamorphoses : la Birmanie me veut loquace.

Il faut que je sorte de l'avion pour me souvenir que je n'aime pas vraiment l'Asie. Non, je n'aime pas l'Asie, et à la fois j'en suis folle, comme d'un premier amour qui nous tient encore mais dont on ne sait plus très bien, pourtant, pourquoi on est tombé sous le charme. On dit souvent qu'on déteste les gens pour les raisons pour lesquelles on les aime : c'est vrai aussi pour les territoires. L'odeur de Rangoun est forte, lourde, faite de plomb et de chaleur. L'Asie, l'immensité des possibles qu'elle offre, le contraste entre sa rudesse et son raffinement, vous donne la sensation d'un

clair-obscur permanent. Ici, tout peut arriver. Ce sont des terres de douleur et de joie, où les Hommes rient quand Dieu et le diable se serrent la main dans leur dos.

L'Inconnu, le palpitant, vous tient par la main et ne vous lâche plus : la liberté qu'il vous offre vous tient en laisse. Il vous promet du rêve et du danger, et vous vous vendez corps et âme à sa fantaisie. Vous, l'esclave des possibles, l'avidé de l'incertain, l'Asie vous jette un sort comme on séduit un naïf. Elle vous murmure que demain est une nouvelle histoire. Elle vous tend la plume, allez-y, n'ayez pas peur, écrivez sur ce papier rugueux le prochain chapitre de votre vie ; elle vous met à disposition l'encre du mystère, celui du désir et de la passion, là, juste là, saisissez-les... Et plus vous écrivez sur ces pages rêches, plus vous y liez votre destin.

Ma peau se couvre d'une pellicule de transpiration à peine la porte de l'aéroport franchie. Après plus de 24 heures de voyage sans parvenir à trouver le repos, le

sommeil me guette. Il va me tomber dessus d'un coup, sans prévenir, ne me laissant aucune chance de lui échapper. Dans un tourbillon d'images, je regarde les fleurs colorées s'épanouir dans les parcs de la ville, de l'autre côté de la vitre d'une voiture qui m'emmène au loin. Mes paupières clignent comme des papillons épuisés sur le carreau d'une torche. Je note à travers les vapeurs de mon demi-sommeil qu'un énorme véhicule nous colle d'un peu trop près ; un Rav4 blanc flambant neuf, qui nous suit depuis l'aéroport. Sa conduite est maladroite, il manque de renverser des gens. Je suis trop épuisée, ou trop habituée au trafic routier asiatique, pour m'en inquiéter. Plus qu'une dizaine de minutes de trajet et je serai enfin dans une chambre à l'auberge de jeunesse. Dormir, c'est tout ce que je veux. Le paysage et le Rav4 agressif se font flous, les images du palpable s'effacent comme un dessin sur le sable, balayées par les vagues de celles qui

se meuvent à l'intérieur de ma tête, fugaces, incohérentes, multiples. Dans une fraction de seconde elles s'agenceront pour former un rêve. Nous autres pauvres mortels sommes prisonniers de notre condition, et nos besoins élémentaires sont nos plus grands geôliers.

*

Il n'y a je crois qu'en rompant nos repères, en brisant la toile de notre paysage et en cherchant ce qu'il y a derrière, que l'on peut être libre. Battre le dur, user ses semelles à la terre aride des chemins inexplorés, marcher sur le fil, en équilibre entre le solide et l'invisible, c'est là je crois la clé du panache et de l'audace. Il me semble que c'est la seule façon de faire hommage à la vie.

La petite table du café à laquelle je suis attablée est collante, et mes doigts sont maintenant couverts d'une substance douteuse. Après un bref repos, je m'apprête à y

retrouver San, mon « fixe », dans le jargon journalistique. L'homme jouera le rôle à la fois de guide et de traducteur durant huit jours, que nous répartirons sur l'ensemble de mes recherches. C'est lui qui me mettra en lien avec les personnes pratiquant le tatouage de protection ; je l'ai contacté quelques semaines plus tôt, par ce fabuleux réseau qu'est le « bouche à oreilles ». Je ne sais pas encore à quoi il ressemble, mais nos échanges d'e-mails m'ont laissé percevoir une personne à la fois nonchalante et professionnelle, prête à trouver, avec simplicité et bonhomie, une solution à tout, *in extremis*.

Morgane est encore fatiguée, elle reste en retrait et observe la scène. Ses cheveux roux sont rassemblés en un chignon au-dessus de sa tête, ses yeux bleus sont encore délavés par le sommeil. Moi qui voue un amour inconditionnel aux recherches en solitaire, pour la première fois, je serai accompagnée sur le terrain. J'ai rencontré ma coéquipière quatre ans auparavant, durant

mon année à l'école de journalisme de Strasbourg. Pour l'avoir déjà vue à l'œuvre au cœur de mes équipes de reporters d'images lors de différentes missions, je connais ses compétences en vidéo. Je lui ai téléphoné à peine deux mois avant de venir en Birmanie ; je me souviens de notre échange, elle avec sa voix enthousiaste au bout du fil, moi, dans mon petit appartement parisien, cet antre sombre et doux comme un gentil repaire d'ermite. « Momo, je vais partir faire des recherches en Birmanie au mois de mars sur les tatouages de protection. Ils sont réalisés par des maîtres spirituels sur place. Cette fois-ci, j'aimerais avoir quelqu'un avec moi pour filmer ces recherches, on pourrait en faire un documentaire. Ça te tente ? ». Je l'avais rassurée : prends le temps d'y réfléchir, il n'y a pas le feu. Le réseau sautait, elle au fin fond du Sundgau, moi au fin fond de ma cave du boulevard de Montparnasse ; mais le hasard voulait que les choses soient claires. Sa réponse ne s'est

pas faite attendre et elle est tombée au beau milieu des crachotements du téléphone, limpide comme de l'eau : « Je n'ai pas besoin d'y réfléchir, c'est oui ». Il est des gens dont la nature est de se laisser transporter par le torrent chaud et rieur de la vie.

Dans le petit café crasseux de Rangoun, je fais abstraction des regards qui scrutent nos peaux d'étrangères trop pâles. Morgane a posé sa caméra sur ses genoux, et l'appareil est caché sous la table ; elle a l'air de faire la tête, mais, quand on la connaît bien, on sait qu'elle est seulement hors-service pour quelques instants.

J'en profite pour faire le point mentalement sur les difficultés et les pièges dans lesquels nous risquons [LF1] de tomber. Quand San sera là, d'une minute à l'autre, je veux pouvoir lui faire un briefing clair et précis. La chaleur brassée par le petit ventilateur du café alourdit mon esprit. J'essaie de mettre mes idées en ordre. Les autorisations de tournage que je voulais

obtenir coûtaient bien trop cher pour que je puisse les envisager, et nous avons donc pris le parti de filmer mes recherches avec des caméras de petits formats, comme des touristes. Je n'ai aucun doute sur le fait que les autorités le savent : nos faits et gestes seront surveillés. Je m'attends à de la visite officielle durant notre séjour, et j'ai déjà prévu un budget « pot de vin » à cet effet. Mettez les pieds en électron libre avec une caméra dans une ancienne dictature et vous vous en remettez en quelque sorte à la providence : au mieux, vous êtes surveillé [LF2] et restez dans le viseur tout au long de votre séjour, tant que vous parvenez à rester sur des chemins connus. Au pire, vous vous écarterez, même sans le savoir, de ce qu'on attend de vous et... tout peut arriver. On ne maîtrise ni les enjeux des États que l'on traverse, ni les codes de leur culture ; de la même façon qu'à l'abri chez soi, on ne peut pas savoir si la foudre va frapper dans notre jardin et si notre arbre favori ne va pas s'écrouler sur notre

toit.

On n'est jamais maître de rien. Le funambule est un sorcier amoureux du vide, comme de la terre qui le porte. Il est un parieur invétéré qui cherche l'essence des choses ; il joue avec les forces de l'invisible. Il est prêt à assumer les conséquences de son amour fou pour la vie, un amour aveugle qui crée un lien intime avec les éléments, permis uniquement par le risque de l'abandon. Il sait qu'il n'y a que là, au cœur ce jeu subtil entre bien et mal, dans l'intimité de la respiration du monde, que se trouvent la main des dieux, l'œuvre des géants : la création. Notre seul devoir est d'embrasser notre destin en regardant le danger dans les yeux, et en faisant des rugissements de notre âme des murmures qui nous guident, alliés. Au confort d'un sol stable sur lequel on avance les yeux bandés, je préfère évoluer sur un fil tendu au-dessus du gouffre, les yeux grands ouverts.

En plus des difficultés potentielles qui nous attendent, je fais l'inventaire des outils dont nous disposons pour mener à bien notre mission : quelques informations superficielles glanées sur le contexte politique général, les papiers de mon université qui attestent que je fais des recherches en ethnologie, une trousse de secours.

Outil de choix, l'instinct arrive en deuxième position de mes atouts les plus efficaces. Comme à mon habitude, je me suis peu renseignée sur le pays dans lequel je m'apprête à mener mon enquête. La sagesse plutôt que la connaissance, explorer plutôt qu'arpenter, loup aux aguets plutôt que lion trop sûr de lui : à une solide préparation au terrain, je préfère un sérieux affûtage de cet instinct si précieux qui tend à s'émousser si on ne le met pas régulièrement à l'épreuve. L'instinct est un outil aiguisé, perspicace, pointu. Il est comme un enfant trop brillant qui s'endort à l'école : si on ne le stimule pas, on risque de le

perdre.

Enfin, en tête de liste de mes clés à mallettes et autres rustines, se trouve le sourire. Celui-là, je le bénis par-dessus tout, avec une reconnaissance incomparable, car c'est lui qui m'a souvent permis de me sortir des situations les plus embarrassantes ; mon sourire, et cette magie extraordinaire qui vous auréole quand vous êtes une jeune femme en voyage. Être femme comporte évidemment des inconvénients : vous êtes plus facilement identifiée comme une victime potentielle, pour des actes qui concernent plus rarement la gent masculine. Pourtant, je me concentre sur le laissez-passer en territoire inconnu que constitue souvent (ça alors, que j'ai de la chance), ce sourire, et l'aide bienveillante que l'on m'offre aisément, tantôt avec une galanterie bourrue, tantôt avec une douce bienveillance. Peu importe que l'on soit homme aux autoroutes grandes ouvertes ou femme aux portes dérobées, ou inversement ! Ce sont des passages différents, mais si l'on se

délecte de sa nature, ils mènent tous deux au même endroit : soi-même. En voyage, seule, dans les yeux des autres, la femme possède une fragilité doublée d'une volonté farouche, un courage qui découle de sa vulnérabilité, et c'est cet équilibre subtil qui met sur sa route tous les sortilèges de protection de l'univers. Ces sortilèges se retrouvent dans le sourire des familles qui nous guident, dans les coïncidences qui n'en sont pas. Ils nous mènent tout droit à notre but. Être femme nous permet de nous retrouver là où on ne nous attend pas, de surprendre, d'être audacieuse ; on ne nous attend pas vraiment où que ce soit, alors sortons un peu des sentiers battus et nous aurons un petit air d'extraordinaire. Bien sûr, de temps à autre on nous bloquera les portes les plus évidentes, bien-sûr on essaiera de profiter de nous, bien-sûr nous devons nous battre, mais nous sommes averties : aiguisons-nous au roc de l'adversité ! Soyons un peu astucieuses, un peu guerrières et un peu culottées, et le monde

est à nous tout comme nous sommes à lui ! Contournons les obstacles, nous développerons cette ressource, nous deviendrons ingénieuse et ingénue, notre force sera l'alliée de notre vulnérabilité. Soyons femme, plongeons-nous dans le plaisir d'être une femme, sincèrement et humblement, et des portes cachées s'ouvriront. À vrai dire, soyons tout ce que nous voulons être, homme, femme, non-genré, loup ou poisson, le tout à la fois, alternativement l'un puis l'autre. Jouons avec la vie, jouons avec les mille visages de ce que nous sommes, mais faisons-le avec plaisir et délectation, et les portes qui nous ressemblent s'ouvriront, et nous aurons tous les outils de notre être entre les mains. Nous serons au sommet du monde, installé au fond de nous-même.

L'homme, son esprit aux coudées franches, ses peurs différentes des miennes, ses bonheurs aux rires qui font frémir les étoiles, je l'aime du bout de mes ongles au fond de mon cœur ; je l'aime

dans mes émotions et dans mes actes, et je serais certainement tout aussi reconnaissante si les forces de la nature m'avaient modelée sous la forme d'un homme. En voyage, je serais peut-être un fou magnifique, un magicien qui ouvrirait en grand les boulevards de sa vie, mais je suis née dans un corps de femme, avec un esprit, une spontanéité et un radar que d'aucuns qualifient, à tort ou à raison, de féminin, et c'est vraiment la *fiesta*. Certains disent qu'être né homme dans ce monde, c'est comme jouer au jeu virtuel « life » avec la difficulté bloquée sur « facile ». Je crois qu'être une femme et être heureuse de l'être, c'est comme avoir dans ses mains une donne plutôt basique, mais deux jokers cachés dans la manche. Et bon sang, j'en souris de mille soleils comme un enfoiré de tricheur insolent et heureux.

Mais il faudrait être bien naïve pour ne pas savoir que don et malédiction sont les deux revers d'une seule et même médaille.

Nous verrons si la Birmanie m'accorde le laissez-passer de la féminité, ou si elle m'en fait anathème...

Soudain, un homme, sandales de cuir, pantalon de toile crème et chemise blanche à col Mao, entre dans le café en me faisant signe, balayant du même geste mes déambulations mentales. Le sourire de San m'accueille avec chaleur. C'est moi qui suis assise à cette taverne qu'il ne connaissait pas hier encore, mais c'est lui qui me souhaite la bienvenue : je suis sur son territoire. Morgane et lui s'adressent un bref signe de tête tandis que, toutes antennes sorties, j'essaye de capter ce que dégage notre fixeur. San est un quadragénaire au visage jeune, lourd mais bienveillant, à la dégaine nonchalante, au sourire de circonstances plaqué en permanence sur le visage. Son léger double-menton et son crâne dégarni me semblent suggérer un côté docile que contrarie son obstination, ancrée dans ses sourcils froncés. L'ensemble de son visage

est empli de paradoxes mais reflète une harmonie pataude. Je l'aime bien.

Nous nous installons à l'écart de la foule ; je tiens à ce que notre premier échange ait lieu loin des oreilles indiscrètes. C'est lui qui amorce la conversation, il me parle de la façon dont il envisage mes recherches et des personnes avec lesquelles il a déjà pris contact pour m'informer sur les tatouages de protection. Je l'écoute attentivement : il a déjà identifié un guérisseur traditionnel qui officie ici à Rangoun, au cœur d'un temple. Cet homme pratique le tatouage thérapeutique, visant à éviter les infections suite à des morsures de chiens ou de serpents. Il sera un premier interlocuteur de choix sur la piste des maîtres spirituels qui réalisent, eux, des tatouages supposés magiques...

Je le remercie chaleureusement : il a préparé le terrain, il a déjà plusieurs pistes de recherches ici à Rangoun. Je maîtrise ma hâte de rencontrer ces gens. Je dois mettre certaines choses au point avant de pouvoir

me laisser aller à un enthousiasme enfantin. J'embraye, l'œil vif et le mot précis :

« Le gouvernement birman sait que je fais des recherches sur les tatouages de protection. Il sait qu'on filmiera des images, en support de mes recherches. En revanche, on n'a pas les autorisations officielles, et je n'ai parlé ni de film ni de documentaire. On est donc dans une position délicate. J'ai besoin d'être sûre qu'on ne sortira des clous à aucun moment : on joue le jeu des autorités à 100%. Si des militaires ou des policiers veulent un pot-de-vin, on donne un pot-de-vin, s'ils veulent nos images, on donne nos images. S'ils disent « vous n'allez pas là », on n'y va pas. On fait profil bas et on ne joue pas les têtes brûlées. C'est ok pour toi ? »

San acquiesce en silence. Il a l'air de connaître le discours mais il semble un peu mal à l'aise, peut-être parce que j'aborde le sujet de façon très directe ? Je crois qu'il y a certains enjeux pour lesquels il ne faut pas

tourner autour du pot : je serai surveillée tout au long de mon séjour, et je dois garder la tête froide, le cœur brûlant.

Ma deuxième exigence est simple : j'ai besoin de pouvoir lui poser autant de questions que nécessaire pour comprendre mon sujet, autant de fois que nécessaire. Je lui dis : parfois je ferai semblant d'avoir compris ta réponse, et pourtant je te poserai la question quelques heures plus tard, il ne faudra pas m'en vouloir. Il sourit, il connaît son métier. Le phénomène de capillarité fonctionne avec les fluides comme avec le savoir : bien souvent dans une situation intense, faire *semblant* de comprendre l'information a un double avantage. Premièrement, on évite de paralyser le discours et de perdre d'autres informations. Deuxièmement, on crée un appel d'air qui attire de nouvelles informations, jusqu'à la compréhension réelle de ce qui s'est dit. C'est une technique redoutable, testée et approuvée : il fait chaud, les choses vont vite, les gens bougent, s'expriment rapidement ; on

vous explique quelque chose de non-vital dans une langue étrangère, et vous ne comprenez pas. Hochez la tête, mettez-vous dans la peau de la personne qui a compris. Neuf fois sur dix, vous comprendrez réellement dans les minutes suivantes. Si le cas restant se présentait, je veux pouvoir poser la question à San indéfiniment, jusqu'à ce que je maîtrise mon sujet.

L'homme garde son sourire en coin tout en dodelinant de la tête. Morgane n'a pas pipé mot de toute la conversation, se contentant d'appuyer certains de mes propos d'un bref mouvement du menton. Elle a plutôt confiance en San, je le vois à son visage serein. À l'écoute, simple et sympathique, il nous met à l'aise.

Une fois notre entrevue terminée, il me confirme qu'aujourd'hui encore il est impossible d'être hébergés chez des habitants en Birmanie. Cela me contrarie. C'est par l'investigation profonde du terrain qu'un ethnologue peut appréhender au mieux les

mécanismes qui sous-tendent les pratiques humaines. Pouvoir rencontrer les gens sans vivre avec eux, c'est un peu comme avoir la moitié des pièces d'un puzzle ; vous pouvez reconstituer les grandes lignes du paysage, sans avoir la moindre idée de ses subtilités. Mais patience, ce n'est que ma première fois en Birmanie. J'espère trouver un moyen de m'intégrer. San se montre prévenant et gai comme un pinson :

« Je vous ramène à l'auberge ! C'est sur mon chemin. Inutile de prendre un rickshaw, je sais ce que c'est, le milieu de la recherche, ce n'est pas facile. Je vais vous conduire en voiture, ça vous évitera des frais. »

Sa bienveillance me plaît et je le suis sans rechigner, tandis qu'il actionne un bouton sur une clé électrique de son porte-clés. Dans la rue, une énorme voiture clignote, et ses phares sont comme les yeux d'un gros chien content de retrouver son maître. Un léger malaise me saisit. San m'ouvre la

portière avant de son véhicule : un Rav4 blanc flambant neuf.

* * *

*

Du même auteur

Aux éditions Livres du Monde

Le Pari. L'Inde au cœur. (2015)

D'âme, de plume et d'os, dans Collectif. *Le Sourire d'Addis et autres étapes sur les routes du monde* (2019)

Chez d'autres éditeurs

L'art du tatouage en Birmanie. En quête de sacré. Photographies de Morgane Stemmelin. Éd. L'Harmattan, 2021.

Lorsque pleura Shiva. Éd. Librinova, 2019.

*

Éditions Livres du Monde

Annecy (France)

Fichier mis à jour le 08/08/2021

© Éditions Livres du Monde 2021

Tous droits réservés.

www.livresdumonde.fr

*